

Cours

Leçon 1a – Introduction générale

Leçon 1b – L'invention du christianisme (1er et 2e siècles)

Plan de la leçon

Introduction générale

1. Qu'est-ce que l'histoire du christianisme ?
 - 1.1. L'histoire
 - 1.2. Le christianisme
 - 1.3. Petit détour historiographique
2. 2000 ans : coup d'œil chronologique
3. Bibliographie

L'invention du christianisme (1^{er} et 2^e siècles)

1. Une question de génération
2. Les témoins
3. La mémoire
4. L'institution
5. Indication de lecture et bibliographie

Leçon 1a – Introduction générale

1. Qu'est-ce que l'histoire du christianisme ?

Comme son nom l'indique, le cours d'introduction à l'histoire du christianisme propose d'aborder un objet « le christianisme », dans une perspective spécifique « l'histoire ». A première vue, le sujet du cours paraît donc évident, mais est-ce vraiment si simple ? Nous allons voir ensemble d'abord ce qu'est l'histoire, avant de réfléchir à ce qu'on entend exactement par christianisme, quelles sont les délimitations de ce sujet ?

1.1. L'histoire

L'histoire est la reconstitution du passé, c'est-à-dire la connaissance et le récit pour aujourd'hui des événements intervenus dans les périodes antérieures. Pour reprendre une citation de l'historien Philippe Boutry :

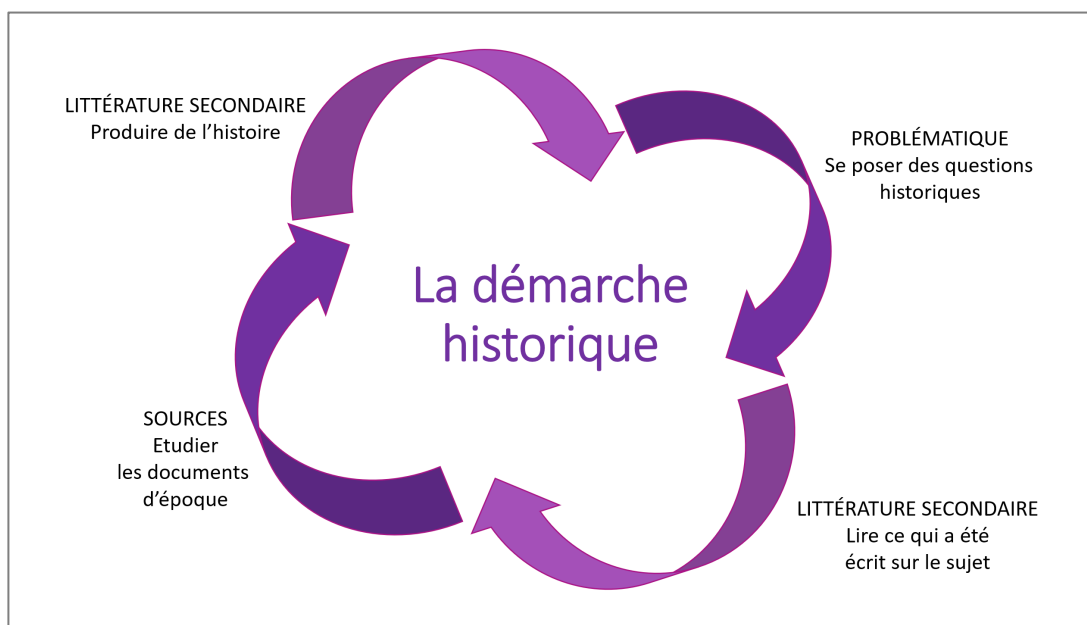
« L'histoire ne saurait être autre chose que l'intelligibilité, pour chaque génération successive, de la mémoire conservée des hommes, des choses et des mots qui ne sont plus. »¹

Cette histoire ne se trouve pas toute faite aussitôt que nous regardons dans le passé, elle doit être reconstruite et rendue compréhensible pour aujourd'hui. Il s'agit de faire le récit des événements et de leur contexte sans les dénaturer par nos regards d'hommes et de femmes du 21^e siècle. L'histoire, telle que nous la pratiquons aujourd'hui à l'université, est une discipline qui se veut scientifique, c'est-à-dire qu'elle met en œuvre des méthodes dont elle peut rendre compte. Ainsi, les historiens et les historiennes – tout comme à leur suite les lecteurs et lectrices

¹ Philippe BOUTRY, « Assurances et errances de la raison historique », dans Passés recomposés : champs et chantiers de l'histoire, Paris, Ed. Autrement, 1995, p. 67.

d'ouvrages historiques – mènent une véritable enquête à la recherche d'indices leur permettant de reconstituer le passé.

Cette enquête se fait en plusieurs étapes. Pour commencer, il faut une question à élucider. Par exemple : Quand commence le christianisme ? Pourquoi y a-t-il eu des chasses aux sorcières ? Ou comment les sciences ont-elles transformé la théologie ? C'est ce que l'on appelle les questions historiques ou la **problématique**. Les historiens entreprennent ensuite un « voyage dans le temps », à la recherche d'éléments de réponse. Pour ce faire, les historiens n'ont accès qu'à des traces – ce que nous appelons des **sources** – qui sont des restes des temps anciens parvenus jusqu'à nous. Un manuscrit du 12^e siècle ou article de journal du 20^e siècle sont tous deux des sources. Ces sources sont ensuite analysées et interprétées afin d'arriver à des conclusions qui permettent de construire un récit historique. Les historiens se mettent alors derrière leur clavier et produisent de l'histoire. Si tout va bien, un ouvrage trouve alors sa place dans les librairies et les bibliothèques. Voilà comment naît la **littérature secondaire**. Mais personne ne travaille tout seul, chaque historien – vous aussi comme étudiantes et étudiants – s'informe auprès de ces prédécesseurs, en lisant les ouvrages et articles déjà écrits sur le sujet. Ainsi les connaissances historiques sont cumulatives, elles se complètent et se corrigent au cours du temps, cela donne un cercle...



Durant ce cours, nous étudierons en détail chacune des étapes de cette fabrication de l'histoire, je vous donnerai des indications et des lectures sur ces questions de méthode, ainsi que des exercices à faire. Nous travaillerons plus spécifiquement :

La thématique des sources lors de la leçon 2.

La littérature secondaire lors de la leçon 4.

La construction des problématiques (ou questions) historiques lors de la leçon 7.

Et surtout, nous nous exercerons tout au long du cours à l'analyse et à l'interprétation d'extraits de sources, qui sont le cœur du métier d'historien.

Il est important de comprendre d'emblée que la méthode historique doit suivre quelques grands principes, que l'on peut résumer en trois mots : transparence, neutralité et respect.

- 1) La transparence tout d'abord. Comme un chimiste qui fabrique un nouveau produit, l'historien doit permettre à ceux qui le lisent de comprendre quels « ingrédients » il a eu à disposition pour parvenir à ses conclusions. C'est en particulier le rôle des notes de bas de page, qui indiquent deux choses aux lecteurs. Premièrement, quels sont les

documents (les sources) que l'historien a utilisés et, deuxièmement, quels sont les collègues et les ouvrages qu'il a lu.

C'est pourquoi les historiens, même les historiens du christianisme, ne disent jamais « Ceci est arrivé car Dieu l'a voulu ». Cette affirmation est en effet impossible à prouver.

- 2) La recherche de neutralité, ou d'objectivité, est l'effort que doit faire toute personne qui entre dans une démarche historique – étudiantes et étudiants compris – pour ne pas laisser son propre jugement distordre l'interprétation du passé.

On évitera ainsi les phrases du genre : « Dans sa sublime Institution chrétienne, l'extraordinaire Calvin expose une vision claire de la foi. »

- 3) Le respect est lui aussi important, à plusieurs écarts. L'historien n'est pas là pour juger de tel ou tel choix du passé, mais il ne doit pas non plus mesurer les faits anciens en fonction de ses propres valeurs du 21^e siècle. Le contexte doit être respecté afin de donner sens au passé, de comprendre la logique propre aux protagonistes des autres époques. Bref, d'éviter les **anachronismes**. Un contre-exemple serait de dire « l'Eglise du Moyen Age n'a pas respecté les droits humains », car ces derniers datent de la toute fin du 18^e siècle. Il s'agit donc de respecter la chronologie, c'est-à-dire laisser le temps se dérouler dans toutes ses possibilités. Cela permet d'éviter ce que l'on appelle la **téléologie**. Je m'explique : dans des biens des cas, nous connaissons « la fin de l'histoire », mais ce n'est pas le cas des acteurs de l'époque. Lorsque les Genevois décident de supprimer la messe en 1535, ils n'ont pas idée qu'il existera en 2022 un Musée international de la Réformation dans leur ville ! En effet, la Réforme aurait pu ne jamais se mettre en place, Genève aurait pu être annexée par le duc de Savoie en 1602, etc., etc..

Pas question donc d'écrire (même si c'est tentant !!) : « Avec les chasses aux sorcières de l'époque moderne, les autorités ecclésiastiques, qui ne respectaient en rien les droits de la femme, signaient la perte de leur influence sur la société, comme on le voit très bien au 21^e siècle. »

En exercice, vous pourrez tester votre perspicacité et débusquer quelques transgressions faites à ces trois principes.

Tous ces aspects de méthode historique vont donc être appliqués au christianisme. Reste maintenant à savoir ce qu'est le christianisme.

1.2. Le christianisme

Le christianisme n'est pas un objet simple à définir pour l'historien. On serait tenté de lui donner une définition théologique : le christianisme est la religion de celles et ceux qui croient en Jésus Christ. C'est bien sûr un bon point de départ, mais ce n'est pas suffisant, car le christianisme est multiple et touche tous les aspects de la vie : la pensée et la croyance, mais aussi les institutions, la culture dans son ensemble, la politique, les pratiques rituelles et morales. Le plus souvent dans l'histoire, il n'est pas possible de séparer « le christianisme » du reste de la société. De plus, il y a énormément de diversité à l'intérieur même du christianisme et ce depuis l'origine.

A votre avis, un chrétien qui nie la divinité du Christ fait-il encore partie de l'histoire du christianisme ? Et un luthérien allemand proche d'Adolf Hitler ? Nous pouvons bien entendu avoir une réponse éthique et spirituelle à ces deux questions, mais, pour l'historienne que je suis, la réponse est parfaitement claire : Oui, ces deux personnes font partie de l'histoire du christianisme. Les étudier, c'est-à-dire étudier les sources qu'elles ont laissées, nous permet de mieux comprendre les évolutions du christianisme et les débats qui divisent les chrétiens. Aujourd'hui, nous pratiquons à l'université une histoire du christianisme non dogmatique, qui scrute tous les

mouvements qui se disent chrétiens ou s'apparentent au christianisme. Mais cela n'a pas toujours été le cas.

Pour mieux comprendre comment se délimite le champ de l'histoire du christianisme, je vous propose – vous ne serez pas étonnés – un détour historique. Faire de l'histoire de l'histoire, ce que l'on appelle de l'historiographie, nous permet de mieux comprendre l'évolution de la discipline, dans ses contenus, dans ses buts et dans ses enjeux.

1.3. Petit détour historiographique

L'histoire fait partie intégrante du christianisme dès ses origines. En effet, la Bible juive elle-même, avec notamment la Genèse et l'Exode, relève du récit historique. Les Evangiles et les Actes des Apôtres, qui font partie des plus anciens écrits chrétiens, ont aussi une importante dimension historique. Les Actes des Apôtres racontent les premiers pas de la mission chrétienne dans l'Empire romain. Il s'agit pour les auteurs de ces textes d'inscrire le projet de Dieu pour les humains dans l'histoire. Durant la plus grande partie de l'histoire occidentale, et nous aurons l'occasion d'en reparler dans la leçon portant sur la relation entre science et christianisme, le récit de la création du monde était considéré comme une description des premiers instants de l'humanité, datés à 4000 avant notre ère. On le trouve reproduit dans de nombreux catéchismes, ces manuels où les enfants apprenaient les bases de leur religion :

Qui est-ce qui a créé le monde ?

C'est Dieu qui a créé le monde et toutes les choses qui y sont, environ quatre mille ans avant la naissance de Jésus-Christ.

Qui a été le premier homme, et de quoi a été formé son corps ?

Le premier homme a été Adam, et son corps a été formé de terre.

En quel état Dieu créa-t-il Adam ?

Adam fut créé à l'image de Dieu, et Dieu lui donna la domination sur les animaux.

Où fut mis Adam après sa création ?

Adam fut mis dans le jardin d'Eden ou Paradis terrestre, avec Eve, sa femme, que Dieu avait formée d'une de ses côtes.

Adam était-il alors pécheur ?

Non, Adam était innocent, et il aurait toujours vécu heureux, s'il ne fût tombé dans la désobéissance.

Paul Rabaut, *Précis du catéchisme d'Ostervald*,
Paris, Librairie protestante, 1849, p. 5.

A travers ce texte, on voit bien que l'histoire de la Genèse fait pour les chrétiennes et les chrétiens à la fois partie de l'histoire de l'humanité et de l'histoire de leur religion : l'Histoire sainte est l'Histoire. Dans cette perspective, toute l'histoire humaine, depuis ses origines, et une histoire chrétienne, dont le but est la Bonne nouvelle – l'Evangile de Jésus Christ.

Pour les historiens d'aujourd'hui, cette perspective n'est plus recevable. Il n'y a pas d'histoire chrétienne avant que des individus ne se disent chrétiens. Ce qui laisse Jésus en dehors de notre sujet d'étude car lui-même se considérait comme juif. Cette nouvelle définition de l'histoire du christianisme commence à apparaître clairement au 19^e siècle, lorsque des chercheurs appliquent aux textes bibliques les nouvelles méthodes historiques : la critique des sources et l'analyse du contexte en particulier.

Alfred Loisy (1857-1940) est l'un de ces chercheurs-théologiens qui enquêtent historiquement sur les débuts du christianisme. Ces différentes découvertes l'amènent à affirmer que « Jésus n'avait pas réglé d'avance la constitution de l'Eglise comme celle d'un gouvernement établi sur la terre et destiné à s'y perpétuer pendant une longue série de siècles ». Cette découverte historique lui fait écrire une phrase restée célèbre :

« Jésus annonçait le royaume, et c'est l'Eglise qui est venue. »

A quoi il ajoute :

« Elle est venue en élargissant la forme de l'Evangile, qui était impossible à garder telle quelle, dès que le ministère de Jésus eût été clos par la passion. Il n'est aucune institution sur la terre ni dans l'histoire des hommes dont on ne puisse contester la légitimité et la valeur, si l'on pose en principe que rien n'a droit d'être que dans son état originel. Ce principe est contraire à la loi de vie, laquelle est un mouvement et un effort continuuel d'adaptation à des conditions perpétuellement variables et nouvelles. Le christianisme n'a pas échappé à cette loi, et il ne faut pas le blâmer de s'y être soumis. Il ne pouvait pas faire autrement. »

Alfred Loisy, *L'Evangile et l'Eglise*, Paris, A. Picard et fils, 1902, p. 111-112.

Loisy veut dire non seulement que Jésus n'a pas fondé l'Eglise, mais aussi que toute institution, même celle-ci, est forcée d'évoluer pour survivre. Pour lui, cette évolution n'est pas une tare ou un défaut, mais un signe de vitalité. Pour avoir affirmé cela, Alfred Loisy a été excommunié (exclu) par l'Eglise catholique en 1908 et il a aussi fâché de nombreux protestants. Cependant, ses conclusions ont permis le développement de la discipline « histoire du christianisme » et nous en sommes les héritiers. Pour nous, l'histoire du christianisme commence donc avec les disciples de Jésus et se poursuit jusqu'à aujourd'hui.

De l'Antiquité jusqu'à l'époque de Loisy a donc prédominé l'idée que l'histoire humaine se déroulait selon la volonté de Dieu. Cela a aussi influencé les choix et la manière de faire de l'histoire. Le premier historien chrétien, Eusèbe de Césarée (265-340 environ), écrit par exemple une histoire ecclésiastique aux environs de 324, au moment où le christianisme obtient droit de cité dans l'Empire romain (nous travaillerons sur ce thème dans la leçon 2). Son but est, par l'histoire, de prouver la vérité du christianisme et de le promouvoir, on peut parler ainsi d'histoire apologétique. Cet usage de l'histoire se perpétue pendant le Moyen Age et l'époque moderne.

Cela devient particulièrement compliqué au moment de la Réforme et de la division des chrétiens. En effet, chaque historien œuvre pour son propre camp. Il y a donc eu une histoire de l'Eglise catholique et une histoire de l'Eglise protestante, chaque camp cherchant à prouver la vérité de son évolution historique. Ainsi en arrive-t-on à ce genre de conclusions :

La Réformation est le plus grand malheur dont l'Eglise ait été victime dans son histoire jusqu'à nos jours. Ni les hérésies de l'Antiquité, ni les sectes du Moyen Age, ni même le schisme entre l'Eglise orientale et Rome n'ont eu les effets destructeurs de la Réformation.

Joseph Lortz, *Histoire de l'Eglise des origines à nos jours*, trad. Maurice Lefèvre, Paris, Payot, 1956, p. 201.

A partir des 18^e et 19^e siècles, mais surtout au 20^e siècle, ce genre de propos décrédibilise un historien, et ce pour deux raisons. Premièrement, il ne respecte pas les principes du travail historique mentionnés plus haut (transparence, neutralité, respect). Deuxièmement, les idées de tolérance, de liberté de religion et d'œcuménisme se sont développées durant cette période. Les historiens se sont mis à faire une histoire des Eglises, qui n'est plus une histoire partisane. L'abandon progressif, à la fin du 20^e siècle, de l'étiquette « histoire de l'Eglise » au profit de celle d'« histoire du christianisme » va dans ce sens. D'autant plus que cette histoire n'est pas seulement celle de la théologie et de l'institution, mais aussi des chrétiennes et des chrétiens, de leurs pratiques et de leurs représentations du monde. C'est ce que nous allons voir ensemble en couvrant deux mille ans d'histoire.

2. 2000 ans : coup d'œil chronologique

Vous l'aurez compris, le but de l'histoire du christianisme n'est pas de vous faire apprendre de longues listes de dates et de noms. Avec le jeu Timeline que je vous ai proposé en introduction, il s'agit simplement de vous donner une vingtaine de points de repères, qui vous seront utiles tout au long du cours et de vos études de théologie. Vous trouverez ci-dessous une ligne du temps et

une chronologie qui reprennent tous ces éléments, avec, en parallèle, le plan du cours. Comme vous avez déjà pu le constater, les historiens ont l'habitude de diviser l'histoire en quatre périodes, de longueur inégale : l'Antiquité, le Moyen Age, l'époque moderne et l'époque contemporaine. Vous trouverez ci-dessous indiquées les délimitations de ces périodes. Nous y reviendrons au fur et à mesure du cours.

Mon plus cher souhait est qu'à la fin de cet enseignement, vous ayez pris conscience du fait que la religion chrétienne a une histoire, c'est-à-dire qu'elle a changé, s'est transformée au cours du temps, et que vous ayez quelques repères sur la nature de ces changements et les raisons pour lesquelles ils ont eu lieu.



Vingt-et-une dates importantes de l'histoire du christianisme		
1 ^{er} siècle		Leçon 1 L'invention du christianisme
	100 (env.) Fin de la rédaction des Evangiles 177 Martyrs de Lyon	
4 ^e siècle	313 Edit de Milan. L'empereur Constantin met fin aux persécutions contre les chrétiens 325 Concile de Nicée. Mise en place du dogme de la trinité 381 Le christianisme devient obligatoire dans l'Empire romain	Leçon 2 L'Eglise dans le monde romain : question politique et débat théologique
	476 Chute de l'Empire romain d'Occident 498 (env.) Baptême de Clovis, roi des Francs et de ses guerriers	Leçon 3 Orient et Occident, construction et division de la chrétienté
8 ^e siècle	711 Début de l'occupation de l'Espagne par les musulmans 787 Concile de Nicée II (7 ^e et dernier concile dit œcuménique)	
	1054 Schisme entre Eglise d'Orient et Eglise d'Occident 1096 Première croisade	
12 ^e siècle		Leçon 4 Le christianisme médiéval : entre cathédrale, monastère et université
	1210-1215 Fondation des ordres franciscains et dominicains	
	1453 Prise de Constantinople par les Ottomans	
16 ^e siècle	1517 Début de la Réforme par Martin Luther	Leçon 5 Les temps des Réformes
	1633 Galilée est condamné pour avoir mis le soleil au centre de l'Univers	Leçon 6 Le christianisme face à la liberté (science, droit et révolutions)
	1789 Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, comprenant la liberté d'opinion religieuse	
	1835 Parution de la <i>Vie de Jésus</i> de Strauss, qui applique les méthodes historiques aux Evangiles 1864 Le pape Pie IX publie le Syllabus des erreurs modernes	
20 ^e siècle	1905 La France sépare les Eglises de l'Etat 1934 Déclaration de Barmen, pour une Eglise détachée du 3 ^e Reich	Leçon 7 Chrétiennes et chrétiens au 20^e siècle, des Guerres mondiales à Mai 68

	1962-1965 Concile Vatican II	
--	-------------------------------------	--

3. Bibliographie

Ouvrages généraux

Alain CORBIN, dir., *Histoire du christianisme. Pour mieux comprendre notre temps*, Paris, Seuil, 2007.

Histoire du christianisme (des origines à nos jours), 14 vol., Paris, Desclée, 1990-2001.

Jean-Marie HUSSER, *Introduction à l'histoire des religions*, Paris, Ellipses, 2017.

Jean-Yves LACOSTE (dir.), *Histoire de la théologie*, Paris, Seuil, 2009.

Pierre-Olivier LÉCHOT (dir.), *Introduction à l'histoire de la théologie*, Genève, Labor et Fides, 2018.

Ouvrage de méthodes historiques

Arlette FARGE, *Le goût de l'archive*, Paris, Seuil, 1989.

Jean-Marie HUSSER, *Introduction à l'histoire des religions*, Paris, Ellipses, 2017.

Henri-Irénée MARROU, *De la connaissance historique*, Paris, Seuil, 1954.

Antoine PROST, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil, 2014.

Leçon 1b – L'invention du christianisme (1^{er} et 2^e siècles)

1. Une question de génération

Pour reprendre une formule percutante, Jésus est donc « le fondement et non le fondateur »² du christianisme. Après sa disparition, les apôtres qu'il avait rassemblés s'organisent et forment une communauté spécifique, avec son propre nom : « chrétienne ». Les Actes des Apôtres, au chapitre 11, verset 26 (Ac 11,26), relatent que c'est à Antioche que « pour la première fois, les disciples reçurent le nom de chrétiens ». Le mot vient de Christ, qui veut dire « Oint » (Saint, consacré, mais aussi huilé ou pommadé), l'équivalent grec du messie de la tradition juive. Ainsi, le nom de chrétiens était sans doute d'abord un peu moqueur, ils étaient du « parti du Pommadé », mais ils se sont approprié cette étiquette³. Dans les pages qui suivent, nous allons explorer ce premier temps de l'histoire chrétienne, celui de « l'invention du christianisme », où s'organisent les premières Eglises chrétiennes.

Cette histoire prend place dans un espace précis, le Proche-Orient, et plus particulièrement dans la province romaine de Judée, une région appelée aussi la Palestine, territoire historique du peuple juif (ATTENTION, les noms antiques ont un usage différent des noms contemporains). Cette histoire du premier christianisme s'étend ensuite peu à peu sur l'ensemble du bassin méditerranéen. Voici une carte qui vous sera utile pour situer les événements de cette histoire :



Carte tirée de l'ouvrage *Après Jésus. L'invention du christianisme*, p. 129.

Cette « invention du christianisme », comme je l'appelle ici en reprenant le titre d'un ouvrage récent (voir bibliographie), court sur une période d'environ des années 30, moment de la crucifixion de Jésus, jusqu'aux années 110-120. L'équivalent de trois générations. Pour bien saisir ce qui se joue, il est utile de regarder précisément la chronologie, reconstituée à partir des éléments présents dans les textes du Nouveau Testament et des tous premiers écrits chrétiens qui sont parvenus jusqu'à nous. Comme vous pouvez le voir dans le tableau suivant, trois périodes peuvent être délimitées⁴.

² Cité par Simon BUTTICAZ, *Comment l'Eglise est-elle née ?*, Genève, Labor et Fides, 2021, p. 28.

³ Étienne Trocmé, *Saint Paul*, coll. Que sais-je ?, PUF, 2007, p. 29.

⁴ Simon BUTTICAZ, *Comment l'Eglise est-elle née ?*, op. cit., p. 43ss.

Une question de génération...	
Vers 30	Crucifixion de Jésus
49	Concile de Jérusalem, débat sur l'évangélisation des non-juifs
50-58	Correspondance de Paul
Vers 60	Mort des premiers apôtres (Jacques, Pierre, Paul...)
64	Incendie de Rome. Persécution des chrétiens
70	Destruction du temple de Jérusalem
Vers 70	Rédaction de l'Evangile de Marc
70-80	Rédaction des Evangile de Matthieu et Luc
80-90	Rédaction des Actes des Apôtres
90-100	Rédaction de l'Evangile de Jean
93-94	Flavius Josèphe, <i>Antiquités juives</i>
Vers 100	Rédaction de la <i>Didachè</i>
Vers 110	Lettres d'Ignace d'Antioche

Les témoins

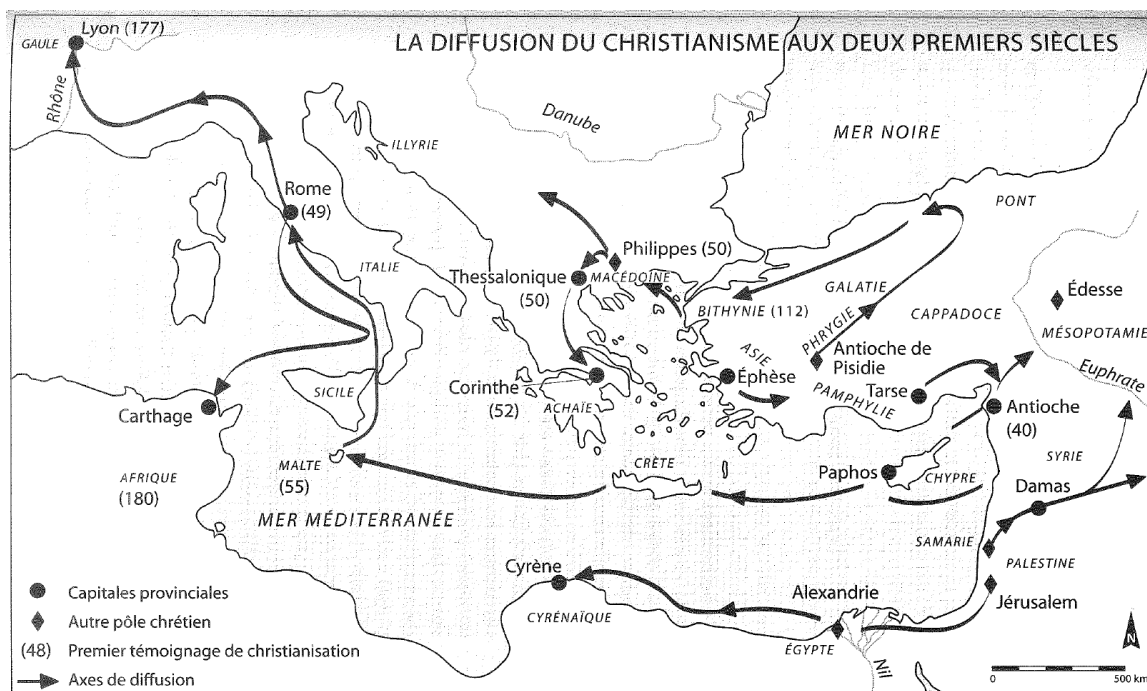
La mémoire

L'institution

La première génération est celle des personnes qui ont connu Jésus, je l'appelle, la période des **témoins**, Simon Butticaz parle aussi de la période du charisme. La deuxième génération cherche à garder la **mémoire** du message évangélique porté par Jésus Christ et ses disciples. La troisième génération construit à proprement parler l'Eglise, c'est la période de la mise en place de **l'institution**. Je vais maintenant reprendre chacune de ces périodes.

2. Les témoins

Des années 30 aux années 60, les apôtres diffusent leur nouvelle croyance, leur foi en Jésus Christ ressuscité et en l'Evangile (la « bonne nouvelle » en grec, nom donné à la prédication de Jésus) dans tout l'Empire romain. Paul, qui n'a pas connu Jésus mais en devient un fervent disciple, participe à la fondation de nombreuses communautés et entretient avec elles une importante correspondance, qui constitue les plus anciens écrits chrétiens. Les lettres de Paul sont rassemblées et conservées, elles font parties par la suite du Nouveau Testament. Le message évangélique est diffusé par des prédicateurs itinérants, dont les déplacements sont grandement facilités et accélérés par l'important système de communication romain, en particulier entre les grandes villes. Outre Jérusalem, Alexandrie, Antioche, Ephèse et Rome deviennent ainsi des villes importantes pour le christianisme, comme on peut le voir sur la carte ci-dessous. Nous savons que le christianisme était parvenu au moins jusqu'à Lyon en 177, car des sources mentionnent une importante persécution contre des chrétiennes et des chrétiens dans la ville.



Tiré de : CORBIN, Alain (dir.), *Histoire du christianisme*, Paris, Seuil, 2007

Dans les toutes premières décennies de l'histoire du christianisme, les chrétiens ne sont pas reconnaissables comme tels, car ils sont assimilés aux communautés juives, présentes non seulement en Palestine, mais aussi dans toutes les villes importantes de l'Empire romain. Mais, rapidement, la question se pose d'apporter aussi le message de la prédication chrétienne en dehors des communautés juives. Les « païens » sont eux aussi appelés à la conversion. C'est ainsi que trois groupes peuvent être repérés, qui constituent autant d'étapes dans la division du christianisme et du judaïsme :

- 1) Ceux qui viennent et restent à l'intérieur du judaïsme, on les associe au groupe de Jacques, frère du Seigneur, centré autour de la communauté de Jérusalem. Pour eux le Temple et ses rituels, ainsi que les lois juives sont essentiels. On les appelle généralement les judéo-chrétiens. Ils veulent avant tout, en tous cas dans un premier temps, un renouveau du judaïsme et constitue donc un groupe parmi d'autre à l'intérieur d'un judaïsme déjà fort divers (esséniens, baptistes, etc.).
- 2) Une communauté chrétienne se forme aussi parmi les juifs de langue grec, à l'image de Paul et de son apostolat. Leur centre est plutôt Antioche et leurs pratiques s'éloignent du judaïsme traditionnel. Certains rituels deviennent tout à fait spécifiques aux chrétiens : la Cène, le baptême et des formules liturgiques, dont des éléments sont déjà repérables dans les lettres de Paul, ainsi qu'une éthique du partage.
- 3) De ce deuxième groupe naît une volonté de « mission universelle », qui s'adresse aussi aux non-juifs, et contribue ainsi à faire émerger un christianisme détaché de ses racines juives. La question se pose alors de savoir si ces païens doivent respecter ou non les lois juives (circoncision, interdit alimentaire, pureté rituelle) pour devenir chrétiens, ce débat est assez virulent et nous est raconté dans les textes bibliques (Lettres aux Galates 2 et Actes 15). Pour Daniel Marguerat, il s'agit d'un « conflit de famille »⁵, doublé d'un conflit d'héritage autour de la question : qui est héritier de la promesse à Abraham ? L'alliance peut-elle s'élargir au non-juifs ?

La dissociation entre judaïsme et christianisme est graduelle. Nous savons que des groupes de chrétiens deviennent repérables pour eux-mêmes au moment où les premières persécutions s'abattent sur eux. C'est le cas par exemple à Rome en 64, lors d'un gigantesque incendie. Il se

⁵ Daniel MARGUERAT, « Juifs et chrétiens : la séparation », dans Jean-Marie Mayeur (dir.), *Histoire du christianisme des origines à nos jours*, [Paris], Desclée, A. Fayard, 2000, p. 189-224.

peut que des chrétiens aient pris ce drame pour un signe de la fin des temps et ce soient alors mis en avant, facilitant le travail des autorités romaines qui cherchaient un bouc émissaire.

En 70, survient un événement clé, les autorités romaines, afin d'anéantir la résistance juive en Palestine, détruisent le Temple de Jérusalem. Le judaïsme doit alors se repenser, se reconstruire. C'est la naissance du judaïsme rabbinique et des communautés centrées autour de la synagogue. A ce moment-là, christianisme et judaïsme prennent des chemins définitivement divergents.

Cette première génération est encore dans une forte attente eschatologique. Elle espère le retour imminent du messie et la fin des temps. Au fur et à mesure que cette attente se prolonge, les représentations religieuses évoluent : pour durer, elles sont obligées de se transformer. C'est d'autant plus urgent que la génération des témoins est alors en train de disparaître, soit du fait des persécutions, soit tout simplement du fait de son âge.

3. La mémoire

La génération d'après décide donc de mettre par écrit les éléments importants, constitutifs de la vie de Jésus et de l'expérience chrétienne. Ainsi, « [...] il y eut des croyants qui s'appliquèrent à construire une mémoire des origines capable d'assumer un rôle de référence pour affronter une durée qui risquait de se prolonger »⁶. Il y a donc un passage d'une activité principalement missionnaire et orale à la fixation d'une tradition, par l'écriture. C'est ainsi que sont rédigés les Evangiles, entre les années 70 et le tournant du 2^e siècle. Ces textes sont devenus une des principales sources de nos connaissances sur le premier christianisme. Ils constituent le cœur des études du Nouveau Testament et vous aurez donc abondamment l'occasion de l'approfondir avec mes collègues. Retenons quant à nous que l'écriture et le récit ne sont pas les seules voies de la conservation de la mémoire des commencements, les gestes et les paroles sont aussi importants. Les communautés chrétiennes mettent donc en place des rituels et des fêtes commémoratives, des prières et des liturgies, dont les textes bibliques se font l'écho.

Les communautés chrétiennes sont dès lors consolidées dans leur fondement. Après 90, les chrétiens sont exclus de la synagogue et commencent à polémiquer contre les juifs. S'ils sont plus affirmatifs dans leur identité, ils sont aussi plus exposés, plus vulnérables dans le monde romain. En effet, pour un regard extérieur, il s'agit d'un groupe prônant un culte nouveau, une *superstitio*, célébrant de surcroît un homme condamné à la crucifixion pour des motifs politiques. Cela fait tomber sur les chrétiennes et les chrétiens un soupçon de sédition, d'autant plus qu'ils mettent en question les rites et les traditions religieuses romaines. L'Eglise – l'assemblée littéralement – est ainsi sommée de « démontrer sa respectabilité sociale et la compatibilité culturelle de ses pratiques »⁷.

A noter encore que cette génération de la mémoire n'a pas laissé de traces archéologiques, il n'y a pas encore à ce moment-là de bâtiment du culte ou de sépulture spécifiquement chrétienne, en tous cas rien qui soit parvenu jusqu'à nous.

4. L'institution

Pour assurer cette « respectabilité », s'impose donc la nécessité d'une régulation de la foi et des pratiques. Elle devient cruciale aussi à l'interne du christianisme, au fur et à mesure que les communautés grandissent et s'installent dans le pourtour méditerranéen (encore une fois, regardez les cartes ci-dessus). Le foisonnement des communautés amène autant d'expériences et de manières de faire différentes. Ce premier christianisme est divers, hétéroclite si j'ose dire. Très rapidement, presque en parallèle aux textes des Evangiles, apparaissent donc des écrits réfléchissant aux pratiques et aux croyances chrétiennes dans une perspective de normalisation de la vie de l'Eglise. Une nouvelle génération est à l'œuvre, qui utilise la mémoire retranscrite de la génération précédente et commence à élaborer une réflexion théologique (sur la pensée chrétienne) et ecclésiologique (sur les institutions chrétiennes). C'est à ce moment-là que sont rédigées les lettres dites Pastorales, qui trouveront aussi leur place dans le Nouveau Testament.

⁶ Enrico NORELLI, *La naissance du christianisme : comment tout a commencé*, Paris, Gallimard (Folio Histoire), 2019, p. 158.

⁷ Simon BUTTICAZ, *Comment l'Eglise est-elle née ?*, op. cit., p. 41.

Simon Buttica comment ainsi le phénomène : « La conséquence était inévitable : au seuil du II^e siècle, c'est une véritable "institution de salut", dépositaire de la vérité de foi et régulant son accès dans le monde, que l'on voit surgir sur le devant de la scène antique. »⁸

Un texte de la fin du 1^{er} siècle ou du début du 2^e siècle, la *Didachè*, nous renseigne sur les préoccupations ecclésiales et rituels de cette troisième génération de chrétiens. Selon les recherches historiques, la *Didachè* a été composée en Syrie occidentale, dans un milieu encore proche du judaïsme. Ce recueil – dont le titre complet signifie « Enseignement ou Doctrine des douze apôtres » – témoigne du souci d'organisation de la communauté. Il s'agit de mettre en place des normes morales et pratiques, pour organiser la vie religieuse. Voici par exemple ce qui concerne le baptême :

« 7.1-4. Pour ce qui est du baptême, donnez-le de la façon suivante : après avoir enseigné tout ce qui précède, "baptisez au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit" (Mt 28,19) dans de l'eau vive. S'il n'y a pas d'eau vive, qu'on baptise dans une autre eau et à défaut d'eau froide, dans de l'eau chaude. Si tu n'as ni de l'une ni de l'autre, verse de l'eau sur la tête trois fois "au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit". Qu'avant le baptême jeûnent le baptisant, le baptisé et d'autres personnes qui le pourraient ; du moins ordonne au baptisé de jeûner un jour ou deux auparavant. »

Didachè [env. 100], dans *Les écrits des pères apostoliques*, Paris, Cerf, 1990.

Comme vous le voyez, ce texte – découvert sous forme d'un manuscrit grec au 19^e siècle – a été traduit et édité dans un ouvrage qui nous le rend accessible, *Les écrits des pères apostoliques*. Ce livre réunit les textes chrétiens les plus anciens qui ne font pas partie de la Bible. Ce sont des textes fondateurs du christianisme.

Une rapide analyse de cet extrait sur le baptême montre que le rituel décrit ici ne concerne par les enfants, il s'agit du baptême des adultes, tel qu'il se pratiquait au début du christianisme. Les convertis au christianisme devaient en effet décider de leur baptême, après avoir été instruits dans la foi. Le baptême des enfants ne se généralisent que plus tard, une fois les communautés chrétiennes bien installées, entre le 4^e et le 6^e siècle. Pour le reste, ces prescriptions de la *Didachè*, si anciennes qu'elles soient, ressemblent beaucoup au rituel de baptême des Eglises chrétiennes actuelles. Le baptême est donné au nom « du Père, du Fils et du Saint-Esprit ».

La *Didachè* mentionne aussi l'eucharistie et l'importance de la prière et des jeûnes. La mise en place de la liturgie et des rituels communautaires est donc une préoccupation importante des premières communautés. Mais un autre sujet est aussi essentiel : l'organisation concrète des groupes chrétiens, dans leur fonctionnement : la gestion de l'autorité et le respect d'une discipline interne en particulier.

Dans les années 90-120, tout est encore en chantier, il n'existe pas de clergé, c'est-à-dire un groupe de personnes spécifiquement destiné à la gestion et à l'animation des communautés, des professionnels du sacré en somme. Certains chrétiens (et peut-être chrétiennes) se sont néanmoins déjà spécialisés dans certaines tâches. Ainsi, les lettres de Paul parlent d'« apôtres », de « prophètes » et des « hommes chargés de l'enseignement », auxquels il ajoute les « dons de miracles, puis de guérison, d'assistance, de direction, et le don de parler en langues » (1 Corinthiens 12,28). L'autorité, dans les premières communautés chrétiennes, fonctionnent donc avant tout par charisme. Cependant, aux tournants du 1^{er} et 2^e siècle, il devient nécessaire de réguler ces vocations individuelles et le texte fournit des indications pour reconnaître les prédicateurs itinérants vraiment dignes de confiance :

« 11,3-10 : Pour ce qui est des apôtres et prophètes, agissez selon le précepte de l'Evangile, de la façon suivante : Que tout apôtre venant chez vous soit reçu comme le Seigneur. Mais il ne restera qu'un seul jour, ou, en cas de besoin, un deuxième ; s'il reste trois jours, c'est un faux prophète. Qu'à son départ l'apôtre ne reçoive rien, sinon assez de pain pour gagner un gîte. Mais s'il demande de l'argent, c'est un faux prophète.

⁸ Simon BUTTICAZ, *Comment l'Eglise est-elle née ?*, op. cit., p. 42.

En outre, vous n'éprouverez ni ne mettrez en doute aucun prophète parlant en esprit, car "tout péché sera remis, mais ce péché-là ne sera pas remis" (Mt 12,31). Toutefois quiconque parle en esprit n'est pas prophète, mais seulement s'il a les façons de vivre du Seigneur. C'est donc d'après leur façon de vivre que l'on discernera le vrai prophète du faux. Ainsi, tout prophète qui ordonne, sous l'inspiration, de dresser une table, n'en mange pas, à moins certes qu'il ne soit un faux prophète. Tout prophète qui enseigne la vérité, sans mettre en pratique ce qu'il enseigne, est un faux prophète. [...]

15,1. Ainsi donc, éliez-vous des évêques et des diacres dignes du Seigneur, des hommes doux et désintéressés, véridiques et éprouvés ; car eux aussi exercent pour vous le ministère des prophètes et des docteurs. »

Didaché, op. cit.

On le lit, il n'est pas simple de distinguer un vrai d'un faux prophète, son désintéressement et son comportement moral sont les principaux critères. Ce texte montre pourquoi le besoin de « professionnalisation du travail en Eglise » s'est fait sentir. La mise en place et la généralisation des fonctions d'évêques et de diacres, qui sont élus par leur propre communauté, va dans ce sens. Le diacre, du mot diakonos, est le serviteur, l'évêque, episcopos, signifie surveillant, administrateur, il équivaut au début au terme de presbytre, qui vient des conseils d'anciens, un modèle présent tant dans le judaïsme que dans le monde romain. Le rôle de ses autorités comme l'écrit Enrico Norelli est de maintenir la fidélité à un enseignement reçu des apôtres, ils assument « l'autorité fondamentale dans l'Eglise, parce qu'ils sont les garants et gardiens du "dépôt de la foi" »⁹.

Par endroit, durant le 2^e siècle, ce système commence à se perfectionner et une hiérarchie se dessine : l'évêque devient la tête de la communauté, entouré d'un conseil de presbytres et secondé par des diacres. Ignace d'Antioche (35-110) est le témoin de ce changement, notamment par ses lettres. Arrêté sous l'ordre de l'empereur romain Trajan, il écrit en captivité, alors qu'il voyage d'Antioche à Rome, où il doit être mis à mort (livré aux bêtes). Ignace – qui est considéré par la tradition comme le deuxième évêque d'Antioche après Pierre – cherche par ses lettres à faire accepter un système d'autorité pyramidal dans l'Eglise, mais aussi une nette séparation des fidèles d'avec le clergé. Pour lui, évêque, presbytres et diacres sont les représentants de Dieu, de Jésus-Christ et des apôtres, piliers indispensables de l'Eglise, auxquels toutes et tous doivent obéissance. Une chaîne de transmission est ainsi mise en place, qui passe de Dieu et du Christ aux témoins (les apôtres) jusqu'aux responsables d'Eglise. Le pouvoir spirituel est sacralisé.

« Car quand vous vous soumettez à l'évêque comme à Jésus-Christ, je ne vous vois pas vivre selon les hommes, mais selon Jésus-Christ qui est mort pour vous, afin que, croyant à sa mort, vous échappiez à la mort. Il est donc nécessaire, comme vous le faites, de ne rien faire sans l'évêque, mais de vous soumettre aussi au presbytérum, comme aux apôtres de Jésus-Christ, notre espérance : vivant en lui, nous serons trouvés en lui. De leur côté, il faut que les diacres, étant ministres des mystères de Jésus-Christ, plaisent à tous de toute manière. Car ce n'est pas de nourriture et de boisson qu'ils sont les ministres [diacres], mais ils sont les serviteurs de l'Eglise de Jésus-Christ. Il faut donc qu'ils évitent comme le feu tout sujet de reproche.

Pareillement, que tous révèrent les diacres comme Jésus-Christ, comme aussi l'évêque, qui est l'image du Père, et les presbytres comme le conseil de Dieu et l'assemblée des apôtres : sans eux, on ne peut parler d'Eglise. »

Ignace d'Antioche, *Epître aux Tralliens* (environ 110),
trad. P.-Th. Camelot, coll. Sources chrétiennes, Paris, Cerf, 1945.

Ignace d'Antioche consacre beaucoup d'énergie à défendre son modèle, laissant ainsi voir que le système, appelé techniquement le mono-épiscopat, ne s'impose pas si facilement. En réalité, il lui faudra presque un siècle de plus. Nous verrons dans la prochaine leçon que le premier christianisme doit gérer une importante diversité institutionnelle et théologique, ce qui ne va pas sans conflit, alors même qu'il est menacé aussi par les persécutions des autorités romaines.

⁹ Enrico NORELLI, *La naissance du christianisme, op. cit.*, p. 199.

5. Indication de lecture et bibliographie

Lecture pour la leçon 1

Pour compléter cette leçon, je vous propose par une lecture d'approfondir la question de la séparation entre judaïsme et christianisme, car c'est un élément essentiel pour la suite. Il s'agit d'un article de l'historien et théologien Christian Grappe, spécialiste du Nouveau Testament.

Référence : Christian GRAPPE, « La séparation entre juifs et chrétiens à la fin du premier siècle : circonstances historiques et raisons théologiques », *Études théologiques et religieuses*, 80/3 (2005), p. 327-345. **Mis à disposition sur Moodle.**

Sur les premiers siècles du christianisme

Simon BUTTICAZ, *Comment l'Eglise est-elle née ?*, Genève, Labor et Fides, 2021.

Roselyne DUPONT-ROC et Antoine GUGGENHEIM, *Après Jésus. L'invention du christianisme*, Paris, Albin Michel, 2020.

Christian GRAPPE, « La séparation entre juifs et chrétiens à la fin du premier siècle : circonstances historiques et raisons théologiques », *Études théologiques et religieuses*, 2005/3 (Tome 80), p. 327-345. Disponible à l'adresse suivante : <https://www.cairn.info/revue-etudes-theologiques-et-religieuses-2005-3-page-327.htm>

Judith M. LIEU, *Christian Identity in the Jewish and Graeco-Roman World*, Oxford, Oxford University Press, 2004.

Pierre MARAVAL et Simon Claude MIMOUNI, *Le christianisme : des origines à Constantin*, Paris, Presses universitaires de France (Nouvelle Clio : l'histoire et ses problèmes), 2006.

Daniel MARGUERAT, « Juifs et chrétiens : la séparation », dans Jean-Marie Mayeur (dir.), *Histoire du christianisme des origines à nos jours*, [Paris], Desclée, A. Fayard, 2000, p. 189-224.

Enrico NORELLI, *La naissance du christianisme : comment tout a commencé*, Paris, Gallimard (Folio Histoire), 2019.

Étienne TROCMÉ, *Saint Paul*, coll. Que sais-je ?, PUF, 2007. Disponible à l'adresse suivante : <https://www.cairn.info/saint-paul--9782130533238.htm>